

JOURNAL DES DEMOISELLES

ET

COURRIER DES DAMES

PARIS

48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

11 Octobre 1884

MODES

Les modes d'automne sont jolies et nous font bien augurer de celles de l'hiver. En ce moment, les costumes sont quasi-plats, avec quelques garnitures de broderie, soie et jais, assorties à la couleur de l'étoffe. Cela ne veut pas dire que l'on ne porte plus de draperies : au contraire, les costumes qui en ont en sont chargés.

Nous avons vu, tout dernièrement, à Caulaincourt, des costumes charmants envoyés par madame Turle pour les fêtes cynégétiques.

Ils sont d'un tissu de laine épais et *répilleux*, comme disent les paysans, mot qui rend bien ce je ne sais quoi de rêche qu'ont aujourd'hui certaines étoffes en vogue.

Un costume est couleur Saint-Bruno. Jupe unie, ornée tout autour d'ifs formés de chevrons superposés en tresse de ton plus foncé, la tresse dépassant en bouclettes de quinze millimètres, le bord de la jupe. Toutes ces bouclettes font très bon effet. Une tunique joliment drapée devant, est chiffonnée en pouf d'une façon originale. Sur ce pouf volumineux s'ouvre la basque courte et découpée en trois languettes, d'une mignonne veste ajustée, laissant voir une chemisette froncée et flottante en surah grenat foncé. Très haut col droit en velours Saint-Bruno, et à la manche un petit parement fendu sur des tresses montées en bracelet; aux deux, un dépas-



5227

Costume en cachemire de l'Inde feutre et taffetas broché d'amandes. — Costume en cachemire d'Ecosse rouille et velours.

Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

sant double en étamine crème. Une jaquette en drap assorti, genre tailleur, complète cette charmante toilette. Le chapeau en feutre, le bord presque droit, forme, à droite, une légère ondulation; autour un biais en velours et, devant, une masse de coques en

velours coupées, d'autres coques en satin et ottoman feutre, posées en aigrette.

Cet autre costume nous semble aussi mériter que nous le décrivions.

Il est en escot marine avec un plissé frisottant, cousu au bord de la jupe; des velours *marine* sont placés dans le creux des plis qui jouent dessus; rien de plaqué. Des draperies se croisent sur le haut de la jupe, et vont se perdre dans une tournure drapée en large spirale; la tournure accentuée soutient un très petit postillon dont on aperçoit la doublure de velours. Un col droit en velours et deux longs revers se rejoignant sur les boutons plats et petits qui ferment le corsage. A la manche, trois bracelets gradués en velours. Chapeau en feutre marine, un genre de casquette très original, qu'il est permis de porter à la campagne, en cette saison; de côté, la tête, la queue et les ailes d'un superbe faisan royal. La jeune femme qui porte ce costume quand elle part en guerre contre les hôtes des bois, car c'est une chasseuse émérite, jette sur son épaule son châle de l'Inde carré; elle me disait: rien n'est plus pratique ni plus commode pour ce genre de plaisir: on le drape facilement: on l'ôte, on le remet sans le secours du prochain. Mon cachemire de l'Inde ne me quitte jamais: l'hiver à Paris, il m'enveloppe au sortir du théâtre; l'été, par les soirées fraîches, et au bord de la mer, il me rend toutes sortes de services; au printemps et à l'automne j'en fais mon vêtement préféré. — Je vous approuve, lui ai-je répondu; d'ailleurs vous le portez à ravir.

Décrivons encore un costume en serge grise; nous désignons celui-ci aux jeunes femmes amies d'une élégance vraie. La jupe est unie, avec un large biais en ottoman assorti, qui forme des plis non ajustés, et sur lequel s'ouvre une draperie-tablier relevée de plis sous une demi-jupe tombante; sept gros plis tuyaux-d'orgue montent cette demi-jupe à la ceinture de la jupe qui a la forme de la longue pointe du dos et qui, en s'appuyant, dépasse le contour d'un demi-centimètre; tout cela est si semblable, si bien ajusté que l'on croirait ces plis montés après le corsage; ils sont doublés d'une mousseline raide et dans le haut, sont des ressorts d'acier, ils restent bien marqués tout le long, et ne s'effacent pas, quoique s'élargissant. Le corsage à longue pointe a les devants plissés et croisés sur un petit plastron en velours bleu, et une ceinture faite d'un biais d'ottoman qui suit le bord; des boucles et des pans l'arrêtent de côté. Col droit en velours très montant. La manche est prise dans un parement qui a la forme d'un godet allongé avec le haut cassé. Le chapeau est en feutre gris orné de plumes rosées, mêlées de quelques plumes de faisan argenté. Ensemble élégant et tout à fait joli.

Des collerettes, des ruches, des plissés, il y en a si peu aux encolures et aux manches, qu'à moins de n'en plus mettre du tout, on ne peut les diminuer; le biais dépassant n'a certainement pas cinq millimètres.

Je conseille à mes aimables lectrices de ne pas adopter cette mode, elle n'est ni séyante ni jolie; la hauteur du col droit ainsi exagérée, on en fait un instrument de supplice. Mettre à un col raisonnable un dépassant de quinze millimètres; ce petit cercle crème era toujours valoir une jolie tête. CORALIE L.

JUPONS ET TOURNURES

De madame Bordereau, 32, rue du Sentier.

Beaucoup de femmes doivent aux jupons de madame Bordereau cette tournure élégante que l'on admire. Tout le secret de leur succès est dans cette toilette de dessous, qu'à grand tort on néglige souvent. Les jupons-tournures de madame Bordereau sont, en même temps, élégants et commodes. Tout est pratique dans l'agencement des aciers, et cette petite tournure mobile, qui se boutonne de côté, afin de permettre d'attacher la haute ceinture du jupon, est ingénieuse et soutient le pouf avec grâce. Ce jupon, sur lequel se boutonne, de chaque côté de la tournure, un demi-jupon plus ou moins orné de volants, de plissés et de dentelle, supprime tout autre jupon. Il se fait en satin, en surah, en cachemire ou en brillanté. On trouve aussi chez madame Bordereau des petites tournures qui remplacent le coussinet que l'on adapte aux jupons; elles sont préférables en ce qu'elles ne s'affaissent pas.

TRICOTAGE DE TAPIS DE SMYRNE

Oriental Wood ou laine Orientale. MM. Dulac et Dotal, Seuls dépositaires pour la France, 88, boulevard Sébastopol.

L'Oriental-Wood est une laine d'une épaisseur inusitée, faite exprès pour le tricotage des carpettes de Smyrne et teinte dans les nuances voulues pour reproduire les dessins d'Orient. Cet ouvrage facile à exécuter, se compose de la maille simple du tricot dans laquelle on prend un brin de laine, et ce sont ces brins, posés dans l'ordre indiqué par le dessin, qui donnent un épais et moelleux tapis; la trame formée par le tricot est en gros et solide coton. MM. Dulac et Dotal ont déposé chez tous les grands merciers de Paris et de province et dans les maisons de travaux de dames, des boîtes qui contiennent les aiguilles à tricoter, le coton pour la trame, des laines coupées assorties au dessin contenu dans la boîte et un moule pour couper régulièrement la laine. Ce travail est une reproduction parfaite du tapis de Smyrne.

M. EMILE BESSONNEAU

Tapissier à façon, décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.

En ce moment où l'on s'occupe de réorganiser son intérieur, nous ne saurions trop recommander un excellent tapissier, M. Bessonneau, dont les prix sont raisonnables. C'est avec le goût élégant et sobre, qu'il s'est formé en étudiant les styles anciens, que M. Bessonneau s'est acquis la réputation d'artiste de talent. Ses travaux sont d'une extrême élégance et ses combinaisons de couleur et d'étoffe, toujours très heureuses. M. Bessonneau fait à façon, c'est-à-dire qu'on peut lui fournir l'étoffe. Il envoie des devis détaillés: prix de la façon, des fournitures, quantité de mètres d'étoffe nécessaire pour telle fenêtre ou pour tel lit dont on reçoit le dessin, etc. Les meubles de fantaisie: chevaux, tabourets de toute forme, écrans, paravents, sont d'une nouveauté de bon goût. Nous ferons paraître les dessins de divers ameublements exécutés par M. Bessonneau pour une de nos abonnées qui, très aimablement, nous a autorisée à les reproduire.

HYGIÈNE, PARFUMERIE GUERLAIN

Rue de la Paix, 15.

Les renseignements que nous allons donner regardent surtout les femmes qui ont fait un long séjour au bord de la mer. Nous leur conseillons la lotion Guerlain et aussi l'Eau de Cologne; cette dernière préparation, qui s'emploie pour toutes les ablutions, est incomparable; sa limpidité ne s'altère pas en vieillissant et elle conserve indéfiniment son parfum.

L'Alcoolat de Cochléaria et de cresson est parfait pour les soins de la bouche à cause de ses propriétés antiseptiques.

Les personnes dont la peau du visage est farineuse, doivent faire usage de l'amidon pur délayé dans l'eau de la toilette, avec une petite quantité d'Eau de Cologne rectifiée.

Pour les mains, il n'y a pas de meilleur savon que le Sapoceti au blanc de baleine, il entretient la douceur et la blancheur de la peau. On peut aussi faire usage de la poudre de Montpellier, une poudre d'amandes excellente, fine et agréablement parfumée.

LAIT ANTÉPHELIQUE DE
CANDÈS

Boulevard Saint-Denis, 26.

Cette préparation, qui compte quarante ans d'existence, est excellente contre les taches et le masque du visage. Elle nettoie la peau de toutes les rugosités, boutons, rougeurs qui l'endommagent et rend le teint pur et la peau blanche. A dose bénigne, coupée de trois quarts d'eau, c'est une excellente eau de toilette dont l'emploi journalier est salutaire. Pour guérir les boutons, les éphélides, le Lait antéphélique se coupe d'un tiers d'eau; à dose pure il constitue un médicament actif. On devra lire attentivement l'instruction qui entoure le flacon et suivre exactement les conseils qu'elle renferme. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

TISSUS NOUVEAUX

De la Compagnie des Indes, 27, rue du 4 Septembre.

Les étoffes destinées aux toilettes d'automne sont extrêmement variées, tout est à la mode: les rayures moyennes et très larges, l'uni comme fond de la toilette, les tout petits et moyens carreaux; les brochés, dessins petits, moyens et grands. Nous allons tâcher de classer ces innom-

brables tissus que font fabriquer, pour leur élégante clientèle, les Directeurs de la Compagnie des Indes, en commençant par les brochés: le *Gothique*, tissé sur drap léger, coloris nouveaux, Amiral, Saint-Bruno, etc., à 6 f. 50 le mètre, et l'uni à 5 fr. 50, en 1 mèt. 10 de largeur; on l'emploiera comme toilette un peu parée, de même que le broché *Divan*, beau lainage fin à 6 fr. 25, et l'uni à 4 fr. 75, et un autre broché sur belle vigogne pure à 7 fr. 50 le mètre, l'uni à 5 fr. 50. Pour toilettes simples, le broché *Pied de caille* sur fond cachemire, entièrement couvert par le broché, à 4 fr. 50 le mèt. en 1 mèt. 10.

Les lainages unis qui auront, dit-on, beaucoup de cachet, sont: le *Crêpe anglais foulé* pure laine, en toutes nuances, à 5 fr. 50 le mèt. en grande largeur; les *grosses Diagonales*, depuis 5 fr. 25 le mèt.; les *Serges anglaises*, en 70 centimèt. et en 1 mèt. 20 de largeur, depuis 3 fr. le mètre.

Les étoffes de laine imitant la *Bure*, parmi lesquelles nous remarquons l'*Esaü*, lainage rugueux, ne demandant aucune garniture, qui fera des toilettes très élégantes; il s'emploie uni ou avec ton rayé assorti; le prix est fort modique: 5 fr. 50 le mèt., largeur, 1 mèt. 20. Le *Sanglier*, même genre de tissu mais broché, à 6 fr. 25 le mèt.; l'uni du même tissu, 5 fr. 50.

Parmi les lainages rayés, nous avons remarqué le *Lanlord*, vigogne rayée un peu épaisse, à 5 fr. 90 le mèt. Une belle *Limousine* de tons bien fondus, à 4 fr. 90 c. le mèt. Le drap *Zibeline*, tissu chaud et moelleux, à 8 fr. 25, et l'un à 7 fr. 75 le mèt., largeur 1 mèt. 20 (demander la teinte éléphant).

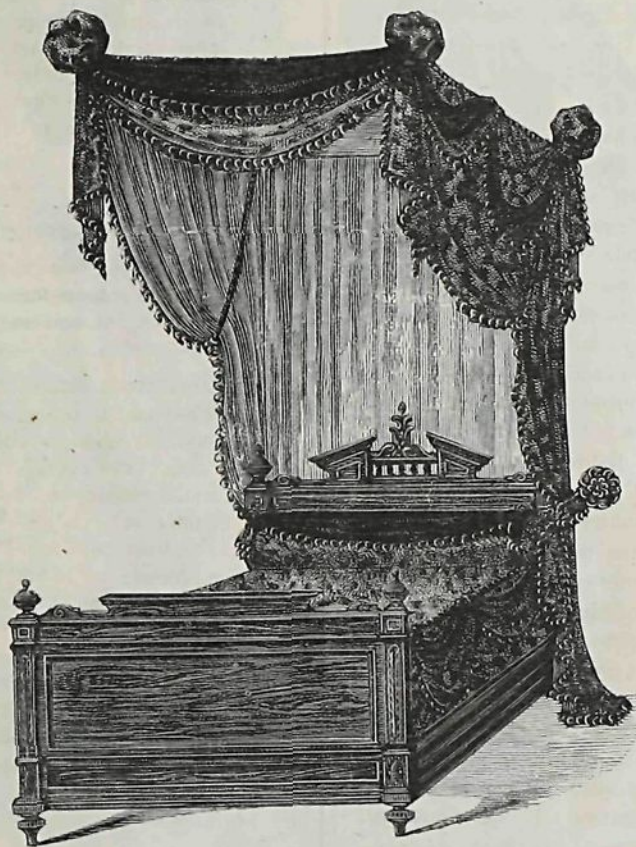
En lainages noirs, la collection est trop complète pour que nous puissions la décrire: les *Cachemires de l'Inde* pour costumes, pour manteaux légers et épais,

unis et fantaisies, toutes les *Draperies* et *Armures* nouvelles, etc.

C'est à MM. Roullier frères et C^e que l'on adressera la demande d'échantillons de toutes ces étoffes, en indiquant spécialement le genre que l'on désire.

Mentionnons en terminant la plus riche création de cette saison, un *Velours épinglé* pure laine, il se fait en six coloris: amiral, gris, marine, pain brûlé, gros vert et noir; il coûte 13 fr. 75 le mèt. en 60 centimèt. de largeur, et son uni assorti, 6 fr. 50, mais il a double largeur (1 mèt. 20). Un autre dessin velours épinglé sur fond glacé soie, est du même prix.

C. L.



Lit drapé par M. Emile Bessonneau,
ex coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123)

COSTUMES D'INTÉRIEUR OU DE VILLE

Costume en cachemire de l'Inde feutre et en taffetas changeant feutre et bleu broché d'amandes. — Sous-jupe en taffetas avec deux plissés en cachemire, le second faisant quille; sur celui-ci se lacent les deux côtés d'une seconde jupe en taffetas, jupe dentelée au bord inférieur en demi-dents couchées. Une tunique en cachemire est très pouffonnée, et sur la draperie-tablier se détache une petite pointe en taffetas, relevée de plis. Corsage à basque tailladée comme la jupe; il se lace, à partir de la poitrine, sur la partie plissée d'une chemisette en taffetas. A la manche, parement en taffetas; nœud sur le côté du pouf.

Costume en cachemire d'Ecosse et velours rouille. — La jupe en taffetas, avec deux plissés en cachemire, est couverte par une jupe en cachemire coupée de bandes en velours; au bord une broderie. Tunique en cachemire disposée en deux draperies: l'une sur le tablier, la seconde sur

le côté, celle-ci se perdant sous le pouf. Derrière, le relevé de la tunique se forme en prenant la pointe inférieure de droite et en la ramenant sous le pouf; cette partie est garnie de velours. Corsage à basque-postillon et à pointe. Le postillon est formé par les deux côtés du milieu du dos, que l'on retourne en boucles, et par deux autres boucles en velours, plus longues et plus larges; celles-ci s'appuient sur un plissé en broderie fixé au petit côté du dos. Col montant et revers en velours à la manche ronde.

Lit de face en noyer ciré et sculpté. — Il entre deux sortes d'étoffe dans la disposition des draperies. Les rideaux sont d'un beau tissu vert de gris broché or, rose et bleu ancien. Les draperies sont en peluche rose ancien; le couvre-pied est assorti; comme garniture une très jolie frange-grelot. Le fond du lit est en soie bleu ancien très clair.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4489

Pardessus en vigogne beige garni de quilles en passementerie de soie mordorée. — La façon est presque ajustée, avec un double pli à la jupe du dos; de chaque côté une quille en passementerie faite d'une suite de macarons. Le devant a deux plis couchés et une quille qui court de l'encolure au bas. La manche, dont le dessus est formé par le prolongement du côté du dos, est ornée d'une quille en passementerie posée entre des plis couchés; des glands-houppe au bas de chaque quille.

Costume de jeune fille en velours prune et timousine fond bleu à rayures. — Jupe en velours, avec un frisotant au bord; polonaise avec un plastron en forme de V fermé de côté. Le drapé exige des devants inégaux de longueur; celui de droite, qui se relève devant de plis groupés sous la taille par un flot de rubans en velours, est le plus

long; celui de gauche forme une pointe et les lés de derrière, après avoir fourni un pouf tombant droit. Un revers en velours à la manche. — Bottes en chevreau glacé. — Gants de Suède. — Collet et sous-manche plissées. — Chapeau en feutre avec la passe aplatie sur les tempes et relevée en pointe sur le front. Un chou en velours dépasse la calotte; un bouquet de côté.

Robe pour fillette de six ans (patron découpé). — Se fait en vigogne beige. — Jupe garnie de trois plissés et d'une dentelle, corsage plissé verticalement et boutonné derrière; un plissé rehaussé de dentelle est disposé en berthe. Double ceinture en ruban de satin, nouée l'une au-dessus de l'autre, du même côté. Col et poignet de la manche en satin appliqués d'une dentelle.

CAUSERIE

A SPA

ON avait dit pendant les grosses chaleurs de l'été: — L'automne sera plus vieux nécessairement. — Il se trouve toujours des fâcheux pour nous empoisonner l'avenir, quand déjà le présent est lourd à supporter. L'automne est venu, ou plutôt un nouvel été d'automne, doux, ensoleillé, charmant, propice aux promenades, capable de retenir en villégiature les Parisiens trompés par cet aimable déguisement des saisons.

La semaine dernière j'étais à Spa, des eaux étrangères où l'on parle français, et, sur la place Royale, sur la promenade de Sept-Heures, on voyait encore passer des toilettes blanches portées, il est vrai, presque toutes par de jolies Anglaises. Avez-vous remarqué la

prédilection des Anglaises pour le blanc? Il suffit d'un rayon de soleil... aussitôt elles arborent la mousseline. Ce goût est excité évidemment par l'opposition contrariante que leur fait un climat embrumé et froid. A Londres, dès qu'une belle journée luit, on rencontre plus de femmes en robes claires qu'on n'en voit à Paris dans toute l'année. C'est qu'à Paris on peut se dire: « Nous avons le temps. » Au lieu que sous le ciel britannique les occasions sont rares. Celui de Belgique a quelque disposition aussi à se voiler; depuis deux ou trois ans surtout la saison de Spa s'est présentée frieuse et humide; on a joui d'autant plus du bleu imperturbable que 1884 tenait en réserve.

Dès le matin les cavalcades se pressent dans les belles allées de cette forêt des Ardennes, entretenue comme un parc autour de la petite ville riante et propre aux maisons peintes et vernies comme des



4489

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne. 48.

Corolles de *M^{me} TURLE*. 2. r. de Cléchy. Costumes d'enfant et de jeune fille de *M^{me} TASKIN*. 2. r. de la Michodière.
Manteau de *M^{me} BRÉANT-CASTEL*. 6. r. Gluck. Modes de *M^{me} BOUCHERIE*. 16. r. du Vieux Colombier.

jouets, sous les grands arbres qui les abritent. La nature en dispersant les sources à de longues distances les unes des autres sous les ombrages, favorise ce besoin de locomotion auquel vous invite la surabondance des chevaux et des voitures. Il est vrai que le Pouhon-Pierre le Grand bouillonne dans le petit palais que la munificence du czar lui attribua au centre même de la ville; mais on peut aller déjeuner dans le parc de Géronstère où les senteurs appétissantes d'un restaurant parfait se mêlent aux brises forestières, et de là, un temps de galop vous porte en pèlerinage au Pied de Saint-Renacle qui marque de son empreinte le puits de la Sauvinière.

En se rapprochant de Spa, le Tonnelet raconte en pétillant la piquante aventure d'Annette et de Lubin, ces deux amants légendaires qui naquirent sur ses bords, firent par leur ingénuité l'admiration de la Cour de Louis XV et donnèrent leur nom à la montagne de Spalaumont. La jolie grotte du Barisart abritera votre goûter si vous prolongez la promenade, et si les eaux ont produit leur effet, qui est de donner grand appétit.

Peu importe que vous vous trompiez de source; elles n'ont jamais fait de mal à personne, ces bonnes petites eaux de Spa; fraîches et anodines autant qu'agréables, elles possèdent quelques-unes des qualités du champagne, accélèrent la digestion, disposent à la gaieté, ne guérissent que des maladies de luxe pour ainsi dire : l'hypocondrie des blasés, la lassitude que les plaisirs de l'hiver ont laissée derrière eux, l'excitation nerveuse des femmes élégantes, et cette intéressante langueur des jeunes filles étiolées comme de délicates fleurs de serre dans l'atmosphère surchauffée d'une capitale. Aussi la réunion des baigneurs de Spa n'offre-t-elle pas l'aspect mélancolique de ces assemblées d'estropiés ou de poitrinaires qui hantent les eaux sérieuses : quelques aimables vieillards, résolus à être jeunes malgré leur âge y donnent la note grave; les petits crevés, pour nous servir d'un vieux mot qu'aucun synonyme n'a remplacé, y sont peut-être plus crevés qu'ailleurs, les jolies femmes un peu plus pâles, voilà tout. Ces étranges malades semblent vous dire en passant : « Nous ne songeons qu'à nous amuser. »

Le traitement lui-même, qui ailleurs a souvent ses exigences insupportables, n'entrave pas cette bonne résolution; il n'impose guère que des boissons agréables; les bains, lorsqu'on veut absolument en prendre, n'ont jamais fatigué personne. On les attend dans des réduits coquets où l'or des plafonds n'est terni par aucune émanation sulfureuse, où les Grâces et les Ris décorent des panneaux dignes d'une salle de danse. La gracieuse anémie prend des poses languissantes sur les divans de ces salons d'attente que sépare un atrium où se réunissent volontiers les deux sexes, s'ils s'ennuient d'être parqués l'un à droite, l'autre à gauche. La statue d'Hippocrate qui décore la façade principale de cet établissement pareil à un casino ne s'en fait pas accroire du reste; elle offre la coupe de santé à une beauté si peu souffrante qu'on se dit en la regardant : « Elle vient ici chercher le superflu. »

Mais c'est surtout le soir que l'on constate le caractère absolument séduisant des maladies qui essayent des eaux de Spa : entrez dans la galerie Léopold II si

ingénieusement disposée pour les concerts et dont les larges avenues vitrées permettent de se promener à l'abri, tout en écoutant la musique. Les plus charmants minois belges et parisiens, anglais, allemands et russes sont réunis là comme des fleurs dans une corbeille; règle générale : on a de quinze à vingt ans. L'embonpoint de celles-ci est peut-être un peu blafard, la sveltesse de celles-là un peu trop transparente... Que vous disais-je?... L'anémie!... On vient demander aux sources chargées de fer du carmin pour les lèvres et le droit de se serrer outre-mesure sans trop d'essoufflement ni de palpitations; rien de plus.

La musique est vite abandonnée pour les petits jeux logés dans le même local. Depuis que la roulette est interdite à Spa, le hasard prend d'autres formes afin de contenter ses adorateurs. Rassurez-vous, Mesdames et Messieurs : on peut perdre beaucoup d'argent à lancer les petits coureurs de carton qui ont remplacé « les petits chevaux, » ou à tirer sans bruit des pistolets qui amènent tel ou tel numéro.

Les dames russes nous ont paru risquer leur or avec un entrain particulier. Vingt sous : la partie s'engage sur cette somme modeste et il est curieux pour le spectateur de sang-froid d'assister à la transformation de cette petite pièce insignifiante en gros écu, en jaquet brillant sous le gaz, en pile qui de plus en plus s'élève ou se fond, selon que la chance ou le guignon s'en mêle.

L'effet de ces eaux exaltantes est d'abord, semble-t-il, de rendre capricieuses les belles dames qui s'en abreuvent. Bientôt, lasses du jeu, elles s'envolent vers le Casino, l'ancienne Redoute purifiée de la nuée de croupiers et de grecs qui s'y pressait. Tout le long de la rue les brillantes peintures sur bois qui sont l'industrie du pays, tentent les acheteuses; on paye tel éventail, tel porte-monnaie, tel album; un peu plus cher qu'à Paris, où je soupçonne les articles de Spa d'être fabriqués tout comme certains articles algériens. Le succès de l'année est un serre-papier représentant un petit boule-dogue dans une marmite de cuivre. Ce n'est ni très joli, ni très spirituel, mais c'est la mode. On se rue sur ce pot-au-feu d'un nouveau genre.

Dans l'immense salle de bal du Casino a lieu une séance de prestidigitation intitulée : *Grande soirée Mystérieuse* par le professeur-commandeur Cherry de Vienne, artiste de la Cour Impériale de Russie, décoré de S.M. le Czar et de S. M. le Shah de Perse. Il promet de changer la salle en jardin, de produire un *Tohu-bohu* parmi les convives par de *Grandes manœuvres de mains* et des *Phénomènes de magie noire*. Malgré ce programme attrayant, les banquettes sont mal garnies. Tout le monde étant jeune à Spa, on aimerait mieux danser naturellement.

Le plus beau résultat qu'atteigne M. Cherry, parmi tant de merveilles pompeusement annoncées, est celle de l'*Hilarité homérique* inscrite en tête de la liste, et cette hilarité est produite sans aucune magie par son accent qui rend inintelligible ou burlesque tout ce qu'il dit. Notez qu'il avait promis les plus savantes explications en français, en russe, en polonais, en italien, en hongrois, en anglais, en allemand et, somme toute, on n'entend sortir de ses lèvres qu'un jargon confus, plus drôle que tous les tours du monde.

Ne calomniez pas cependant son art : le comman-

La suite à la page 128



MANTEAU ET COSTUMES D'AUTOMNE, DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Blouse en tissu anglais pour petit garçon. — La blouse, en tissu mordoré, est boutonnée de chaque côté d'un plastron droit. Ceinture et parement de la manche en velours.

Costume en lainage mélangé gris, frangé à même. — Jupe unie, bordée d'une haute bande en velours gris et polonaise en tissu frangé, ouverte au côté gauche. La tunique très ample enveloppe la jupe; derrière, elle dessine un pouf volumineux de plis profonds; à droite des plis étagés retombent en cascade. La draperie qui traverse diagonalement la poitrine, est fournie par le côté gauche; elle se plisse sur l'épaule et se fronce dans le bas. Un ruban de velours passe un peu sous le tour de la taille et s'arrête à la pointe de la draperie par un flot; l'échancrure en cœur de l'encolure est garnie de velours; intérieurement une pièce montante en tissu gris avec un col droit en velours,

piqué d'un nœud. A la manche, haut parement en velours, sur lequel se détache un revers en lainage posé extérieurement. Des boutons et un nœud.

Pardessus en belle vigogne pain brûlé, garnie d'une passementerie brodée de perles mordorées. — Façon demi-ajustée; au bord de chaque devant, deux plis couchés et un pli creux en plus pour le côté droit, le dessus reçoit une passementerie; des brandebourgs étagés pour le fermer. La jupe du dos est plissée de trois plis tuyaux-d'orgue et rapportée sous un très riche motif en passementerie brodé et à glands, qui tombe sur le pouf. La longue manche pagode tient dans la couture de côté de la jupe, elle est plissée de plis, genre peplum, qui meurent dans la manche, près du coude; une passementerie au bord touchant le poignet; une autre au bas de la jupe et sur le col droit.



5217

COSTUMES DE VILLE, DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume en satin, laize et dentelle noire. — Jupe en satin avec un plissé dans le bas, couverte par une seconde jupe en laize dont le bord inférieur, dentelé, s'arrête au plissé. Un tablier arrondi en laize, rehaussé d'une dentelle piquée de motifs en soie et jais, se perd dans un pouf très chiffonné, relevé sur le côté de plis étagés. Corsage en satin avec une dentelle appliquée et un ornement en laize plissé à plat sur le corsage. Cet ornement descend sur le tablier, en façon de draperie, puis remonte se chiffonner sur le côté du pouf; des motifs sont posés par trois, comme au volant. A la manche, draperie enjolivée de motifs en jais.

Costume en limousine unie, mordorée et soie

changeante, brochée de paillettes. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en soie, monté par des plis creux alternés de plis couchés, et d'un bouillonné en limousine. Un tablier broché est irrégulièrement relevé par des plis piqués de nœuds en ruban, sous les côtés de la tunique-pouf, laquelle est en limousine. Cette tunique forme pointe de côté et le drapé supérieur dessine comme un panier plissé; le pouf est volumineux. Corsage à pointe, orné d'un col rabattu en taffetas, une blouse soulevée sous la taille par une traverse en satin, est arrêtée à gauche par un nœud. A partir de la traverse, le bas de la blouse fait volant. Manche drapée de soie; un nœud intérieurement, un autre à pans à l'encolure.

deur Cherry (il portait, bien entendu, tous ses rubans et toutes ses plaques) a fait voltiger sous nos yeux, les plus gentils papillons japonais, a réuni en une longue chaîne tous les anneaux que lui ont confiés, de belles mains dégingandées, il a déchiré en lanières des douzaines de mouchoirs de dentelle qui se sont trouvés accrochés dans un parfait état de conservation aux branches d'un parapluie fantastique. Il a fait des tours de cartes renversants, et, sous ses doigts les tables ont polké, voltigé dans les airs; n'importe, l'attention n'était pas à sa magie; les jambes de tant de jeunes malades bien portantes avaient des démangeaisons qui arrivèrent à leur paroxysme lorsque la danse des tables donna l'exemple.

Le commandeur, évidemment mécontent du peu d'enthousiasme qu'il suscitait, dut abrégées « grandes manœuvres », il s'éclipsa sur un salut que l'on applaudit, et aussitôt M. B., le jeune homme de Paris qui joue le mieux du piano, lança un appel engageant aux danseuses, qui firent leur entrée comme un essaim de papillons, tandis que les cavaliers s'empressaient, et il y avait de quoi!...

Vous citerai-je cette délicieuse blonde, souple autant qu'une liane, dont les petits pieds apparaissaient, pareils à deux oiseaux qui s'envolent, sous la jupe serrée courte d'une ravissante robe grise, une robe de la plus savante simplicité, qui se moulait à sa taille longue comme le corsage même de *Marguerite*? Nous ne parlons pas ici de *Marguerite* Krauss, bien entendu, mais de la *Marguerite* des *Marguerites*, la Nilsson, avec son regard pur comme un lac du Nord et son sourire de nixe dangereuse. C'est la valse vaporeuse et penchée. Vous préférez peut-être celle-là, plus correcte, plus ferme, plus classique, la valse sur place, d'une merveilleuse précision, incarnée dans cette brune en rose pâle et gilet de velours cerise, une espèce de tricorne masculin, crânement posé sur ses tresses noires.

Le chapeau de cette petite folle, qui passe, enlacée à une amie de sa taille (quatorze ans au plus et toutes les audaces que cet âge comporte chez de petites

femmes du monde) cet immense chapeau pointu, qui porte tout un champ de fleurs fauchées, est moins solide; il chavire à chaque minute aux secousses des trois temps un peu heurtés, transformés en galop infernal, et, tout en le retenant d'une main, elle rit à se tordre, cette fillette, qui sera dans deux ou trois ans un démon de coquetterie, à moins que d'ici-là on ne pratique quelque exorcisme dont je ne voudrais pas me charger.

Où donc est sa mère, où donc sont les mamans de toutes ces jeunes folles, à coiffures excentriques, à costumes de fantaisie taillés dans des perses à ramages qui leur mettent sur le dos un oiseau gigantesque ou un buisson de roses?

La bonhomie des mœurs censées patriarcales de Spa supprime le chaperon. Les grandes personnes causent dans les salons voisins, tandis que cette jeunesse se livre à une flirtation qui fait partie du traitement. C'est du moins ce que m'assure madame S., cette sirène aux grands yeux nefs et à la voix d'or, qu'on a surnommée la *Judith* des salons, tant elle excelle à détailler avec art le répertoire de la diva.

Je vous recommande sa toilette, une simple toilette noire strictement montante en Chantilly, qui laisse les bras nus sous la dentelle; un chapeau tambour de basque dont madame Lebrun eût aimé à rendre les plumes bleu mourant et l'allure coquettement négligée, s'harmonise à merveille avec le plus joli nez retroussé qui soit à Paris... et à Spa; pour éclairer tout cela, deux jets de lumière aux oreilles, deux foyers incandescents qui mériteraient de figurer à l'exposition des diamants de la Couronne, cette suprême ressource des rares touristes curieux qui, à Paris, bravent le choléra... Car nous avons le choléra, tous les étrangers vous l'affirment, les disputes de la faculté, les indiscrétions de nos journaux, l'écho de nos fêtes de charité, l'excès de nos précautions sanitaires et autres moyens ingénieux pris pour ruiner notre commerce et nos Compagnies de chemins de fer, contribuent à le faire croire

T. B.

G A É T A N E

I



AVEZ-VOUS ce qu'est l'ennui, ami lecteur?

Si, pour votre bonheur, vous l'ignorez, je désespère de me faire comprendre; si, au contraire, vous êtes assez infortuné pour connaître cette maladie morale, il n'est pas besoin d'une longue explication pour éveiller votre pitié: vous me l'accorderez tout entière quand vous saurez qu'en l'an de grâce 1880, je m'ennuyais seize heures sur vingt-quatre.

Les huit heures que j'excepte sont celles que je consacrais assez régulièrement au sommeil.

Pourtant, je possédais quelques-uns de ces avantages qui sont considérés comme formant l'essence d'une vie privilégiée; j'étais jeune, riche, indépendant, le monde me souriait et mon miroir, trop complaisant sans doute, me répétait; chaque fois que je le consultais, des choses fort agréables à entendre.

Bref, j'aurais dû être heureux, ne fût-ce que par gratitude envers la Providence qui me traitait en enfant gâté, et quoiqu'on eût vanté au collège mon intelligence supérieure, le vide avait existé dans mon cœur; je m'ennuyais comme si mon cerveau avait été

aussi creux qu'une vessie dans laquelle la machine pneumatique a fait le vide.

Ayant entendu souvent des remarques peu flatteuses au sujet des personnes atteintes de mon infirmité, je n'osais l'avouer tout haut ; je murmurais bien bas cette confidence humiliante à l'oreille du seul être qui me portât un intérêt vrai, du frère qui était en même temps toute mon affection et toute ma famille.

Charles souriait de ce bon sourire indulgent qui ne se trouve guère que sur les lèvres maternelles, et me disait d'un ton non exempt d'une pointe de malice :

« Travaille ! »

Le conseil était bon, mais malaisé à suivre.

Travailler paraît tout simple à ceux auxquels la vie ne garde pas d'autre alternative ; ils grandissent avec la pensée que le travail est un but autant qu'un moyen, et leurs études ne sont qu'une préparation à ce rôle sérieux, sévère, ennoblissant, qui sera le leur s'ils s'en rendent dignes.

Hommes remarquables ou intelligences médiocres, ils travailleront pour gagner leur pain quotidien.

Mais tout autre est l'avenir entrevu par le malheureux qui traîne sa fortune, ainsi qu'un boulet, à travers le monde. A moins que l'amour de la science ou des arts n'allume le feu sacré dans son âme, il considère le collège comme une prison, l'étude comme une drogue qu'il faut avaler pour se conformer aux usages reçus, mais dont l'indépendance et le plaisir effaceront bientôt l'arrière-goût amer. Et quand sonne l'heure de la liberté, il se hâte d'oublier jusqu'au souvenir des jours austères, il trempe ses lèvres à la coupe où il cherche l'antidote alors qu'elle ne contient que le poison, il s'amuse enfin... Et c'est au fond de ces distractions frivoles qu'il rencontre l'ennui, l'énervant ennui qu'à trente ans je promenais au-delà des Alpes.

Je disais tout à l'heure qu'un seul être me portait un intérêt réel : c'est une erreur et une ingratitude. Mon frère se doublait d'une sœur aimable et bonne, qui aidait son mari à reconstituer pour moi la famille presque éteinte. Leur foyer devenait le mien, leur sourire fraternel m'accueillait toujours, alors que j'étais las des autres et de moi-même ; il me reconfortait, m'attirait vers une existence utile ; près de Charles et de Lucie, je me sentais un autre homme.

C'était en leur société que je parcourais l'Italie, à l'époque où me ramènent ces souvenirs, et c'était avec eux que, dans un salon d'hôtel, j'avais la conversation suivante :

« Maurice, vous devriez vous marier.

— Je ne demande pas mieux, chère sœur, mais...

— Eh bien ?

— Je n'ai pas encore rencontré la jeune fille que je rêve.

— Ah ! si vous rêvez !...

— Voyons, interrompit Charles, dépeins-nous l'héroïne de tes songes.

— Ce serait difficile, elle n'a pas encore pris absolument forme humaine ; elle flotte dans les nuages, ou pour mieux dire dans l'idéal.

— Tu dois au moins savoir de quelle couleur sont ses cheveux... pour peu que cette créature éthérée en possède.

— Ses cheveux sont d'un noir de jais, fis-je avec un sérieux imperturbable.

— Et ses yeux ? C'est un point important dans un visage féminin.

Les yeux sont bleus... non, pas tout à fait bleus ; ils ont cette nuance particulière qui tient du gris, mais, suivant les émotions de l'âme, devient violette ou reflète l'azur.

— Peste ! voilà qui est compliqué... Gris, violet, bleu... Mais, mon cher, cet iris doit ressembler à un coin de l'arc-en-ciel.

Le joyeux éclat de rire de Lucie trouva écho chez son beau-frère, et de mon propre aveu, ma « fiancée » fut classée dans la catégorie des êtres imaginaires et introuvables.

« C'est dommage, soupira ma belle-sœur quand son hilarité fut calmée ; vous feriez un excellent mari, Maurice. Et tenez — je puis bien vous l'avouer puisque vous sautez à pieds joints sur mes illusions — j'avais espéré que cette terre classique de la beauté vous réservait l'incarnation de votre rêve ; les jolies femmes abondent en Italie... »

Le mouvement d'épaules par lequel je me permis de répondre était contraire à toutes les lois de la courtoisie.

— Non ? Oh ! vous êtes trop exigeant. Nous avons visité Naples, Rome...

— Les Napolitaines, comme les Romaines, sont des déesses trop lourdes pour l'Olympe français.

— Florence...

— Je n'y ai vu que des tableaux.

— Venise...

— Le type de Catherine Cornaro ne s'y est pas conservé.

— Mais ici même, il y a des visages ravissants. Hier soir, à la Scala, n'avez-vous pas admiré la fleur de la société milanaise, attirée par l'opéra de son maestro favori ? Et parmi ces beautés aux cheveux de jais et aux yeux de diamant noir, n'avez-vous pas remarqué des jeunes filles charmantes, des femmes...

— Ma chère sœur, je n'ai rien remarqué du tout, sauf l'interprétation très réussie d'*Aïda*, la perfection de l'orchestre, l'originalité de la salle et la gracieuse toilette au sujet de laquelle mes faibles lumières avaient été consultées.

— Vous êtes un flatteur, et de plus un célibataire incorrigible. Moi qui, cependant, suis une admiratrice de Verdi, j'eus des distractions que vous semblez vous être interdites. Involontairement, mes yeux se reportaient vers cette petite loge dissimulée derrière une des colonnes encadrant l'avant-scène de droite... vous savez, je vous la montrai. Les magnifiques cheveux blonds que j'apercevais à demi, formaient un trop puissant contraste avec leur entourage pour ne pas attirer mon attention de Française, et près de ces boucles d'or bruni, je voyais un délicieux profil couronné de nattes noires...

— Ma bonne sœur, nattes noires ou or bruni, ce sont des chevelures italiennes, et puisque c'est de mon futur choix qu'il est question, je vous confesse que ce choix, s'il a jamais lieu, aura pour objet une Française. Je n'aime ni les coutumes, ni les types étrangers, et reste persuadé que ma pauvre mère m'approuverait en cela. Il me semble que notre vieux nom s'allierait mal à un nom terminé en *fi* ou en *mi*, et enfin, j'estime que plus que toutes les autres, les

femmes de notre nation s'entendent à rendre heureux leur mari et leur entourage.

— Et tu as raison, conclut mon frère avec un tendre regard à l'adresse de Lucie. Maintenant, je vous propose d'ajourner la suite de votre discussion et de chercher le repos ; onze heures sonnent, il est temps de nous retirer si nous voulons donner suite aux projets formés pour demain. »

Ces projets consistant en une promenade à la campagne, agrémentée d'un déjeuner en plein air, je ne jugeai pas utile d'emmagasiner une provision exceptionnelle de forces, et avant de regagner ma chambre, je sortis pour respirer l'air frais du soir.

C'était une nuit calme et paisible ; le dôme bleu sombre qui s'arrondissait au-dessus de nos têtes étincelait d'une lumière tranquille, et les palais blancs, baignés d'une clarté argentée, prenaient un aspect fantastique et idéal.

J'avais vu ces mêmes lueurs vaporeuses envelopper les ruines du Colysée et la basilique de Saint-Pierre, caresser les molles ondulations de la campagne romaine et les vagues qui, dans le golfe de Naples, venaient mourir à mes pieds. Je m'étais enivré de solitude et de grands souvenirs, durant ces soirées tièdes imprégnées d'une mystérieuse poésie ; et pourtant, je n'avais jamais savouré comme je le faisais maintenant, le charme incomparable d'une nuit italienne. L'air même que je respirais semblait m'infuser une intensité de vie. Ce n'était plus cette atmosphère amollissante qui, au pied du Vésuve, vous endort dans un contagieux *far-niente* ; ce n'était plus la brise âpre des Apennins, mais quelque chose de doux et d'élastique qui convie à l'action en promettant le repos ; en aspirant cet air-là, on comprend les nuances de races.

Et tandis que j'errais un peu au hasard dans la ville illuminée par les étoiles mieux que par le gaz, la vue de l'église San Fedel me rappelait Alexandre Andryane et le fameux procès de Milon. San-Fedel n'offre pas les magnificences de la cathédrale, les splendeurs artistiques, l'éclat du marbre, la forêt de clochetons blancs qui, suivant l'expression d'un poète, sont « la prière marmorisée ». Mais ce temple servit de cadre à un épisode touchant relaté dans les *Mémoires d'un prisonnier d'État*, et c'est pourquoi, à son aspect, je pensai au condamné du Spielberg.

Déjà sur la place du Palais, devant les prisons de Santa-Margarita et de Porta-Nuova, je m'étais souvenu de ce nom — moins le nom d'un héros politique que celui d'un homme loyal, dont les erreurs mêmes gardèrent un indéniable cachet de franchise ; et de ces longues souffrances fidèlement racontées, se dégage une grande leçon chrétienne.

Mais me voici entraîné loin par les réflexions que me suggère le portail qui s'estombe dans la nuit. Douze coups résonnent. Je reprends lentement le chemin de l'hôtel, en repassant dans ma pensée les impressions éprouvées ce soir. Elles ne sont pas très vives, mais il en est qui pourront être durables : faut-il classer au nombre de celles-ci la vision de la Scala évoquée par ma belle-sœur, ou les souvenirs rappelés par les noms de Silvio-Pellico, de Confalonieri et d'Andryane ?

II

La campagne milanaise se paraît de tous ses charmes, le soleil étincelait dans un ciel d'azur, les fleurs du printemps embaumaient l'air, les oiseaux modulaient leurs trilles harmonieux ; il semblait que la radieuse nature mit une sorte de coquetterie à étaler ses splendeurs devant nos yeux étrangers.

Nous avions quitté Milan de bon matin, et depuis plusieurs heures nous respirions à pleins poumons cette brise tiède qui est à la fois un parfum et une caresse. Le déjeuner en plein air avait été charmant, la plus joyeuse humeur n'avait cessé d'animer notre heureux trio, et nous riions encore de ce rire cordial qui fait du bien à l'âme, quand notre voiture nous entraîna loin des ombrages verts sous lesquels nous avions *lunché*.

Charles parlait de retour ; j'insistai pour que l'on prolongeât une promenade commencée sous de si agréables auspices, et notre cocher italien prit, ce qu'en français un peu vulgaire, je nommerai le « chemin des écoliers. »

Jusqu'ici, les divers incidents de notre excursion avaient suivi une marche aussi normale que peu intéressante, j'en conviens ; mais je touche au point critique, un fait imprévu qui devait prendre une décisive influence sur ma vie. Quelle en fut la cause directe ? Je ne garde qu'un souvenir confus des premiers instants, du troupeau de buffles qui apparut au détour de la route, de la course folle à laquelle se livra notre attelage épouvanté... La voiture verse et je me sens lancé sur un tapis de gazon.

Charles et moi, nous sommes vite debout, et Lucie a naturellement notre première pensée. Ma courageuse sœur a la force de sourire pour nous rassurer ; à peine les roses de ses joues ont-elles pâli, et je crois d'abord que, comme nous, elle en est quitte pour quelques contusions insignifiantes. Mais quand Charles veut la relever, elle ne peut étouffer un cri douloureux, et la crainte qu'elle ne soit sérieusement blessée ajoute à nos lamentations une note singulièrement mélancolique.

« Que faire ? me dit mon frère d'une voix désolée. Notre voiture est dans un état piteux, pas un village en vue... Ah ! maudite promenade ! »

Ce n'était pas le moment des récriminations ; il fallait agir, et c'était à moi qu'incombait cette tâche, quelque ardue qu'elle pût être.

Je m'approchai du cocher qui, non sans gémissements, était parvenu à se mettre d'aplomb sur ses jambes, et qui, sans plus se soucier de nous, s'occupait de ses chevaux.

De notre dialogue franco-italien, je conclus qu'un hameau existait dans les environs, et que si je ne l'apercevais pas, c'est qu'un bouquet de chênes formait un écran feuillu entre nous et cet asile béni où j'allais sans doute trouver du secours.

Je m'éloignai en toute hâte dans la direction indiquée par le Milanais, qui me regarda partir avec une indifférence superbe, comme si du moment que son équipage était hors de service, tout lien se rompait entre nous.

Je ne fus pas fâché d'ailleurs que sa dignité le retint auprès de mes parents, puisqu'il me fallait les quitter.

La route était déserte, et je commençais à la juger longue quand, au sortir du petit bois, j'aperçus enfin une maison — une villa gracieuse — devant laquelle un jardinier coiffé d'un immense chapeau ratissait le gravier de la cour. Robinson apercevant Vendredi ne poussa pas une exclamation plus joyeuse que la mienne.

« A qui appartient cette propriété ? demandai-je dans la langue du Tasse — idiome que je ne possédais que très imparfaitement, ainsi que je l'ai déjà fait entendre.

— A la signora Rinalfi. »

J'expliquai en quelques mots notre situation cruelle, et l'Italien courut vers une dame qui s'approchait avec une majestueuse lenteur.

Mon histoire fut rapidement interprétée, et l'interprétation dut être éloquente, car la dame s'avança vers moi avec une vivacité qui ne semblait pas dans ses habitudes.

Elle parlait assez correctement français ; je ne m'en aperçus que plus tard : en ce moment, j'étais tout à mon sujet et à mes inquiétudes.

« J'ai donné ordre qu'on attelât, dit l'Italienne, après m'avoir exprimé chaleureusement sa condoléance ; on amènera ici la dame blessée, et le docteur, qui dine précisément à la maison, la soignera avec un zèle dont je puis vous répondre. »

Je me confondis en remerciements et en excuses ; mais madame Rinalfi, — j'en devais faire l'épreuve — avait une manière si simple de vous obliger, qu'elle semblait se croire de bonne foi votre débitrice.

Une demi-heure plus tard, j'eus la satisfaction de savoir ma sœur confortablement installée sous ce toit hospitalier, qu'elle avait franchi, à demi défaillante.

La réaction se produisait, Lucie payait l'énergie avait laquelle elle avait commandé à ses souffrances. Le vieux médecin nous rassura d'ailleurs d'une manière absolue, mais déclara tout déplacement impos-

sible. Puisque la blessée était à la villa Rinalfi, il fallait qu'elle y restât pendant au moins plusieurs jours, le mouvement devant accroître l'agitation et la fièvre.

Cette décision nous laissa confus au sujet de l'hospitalité dont nous étions condamnés à abuser. Mon frère ne pouvait pas quitter sa femme, et moi-même, quoique j'insistasse pour demeurer à Milan, je prévoyais qu'une partie de mes journées s'écoulerait à la ville.

Au milieu de ces soucis, de ces installations, la nuit était venue et je cherchais madame Rinalfi pour la saluer avant de me retirer, quand un valet de chambre ouvrit devant moi les deux battants d'une porte en articulant d'une voix de stentor :

« Il signor Francese. »

Trois dames et un jeune homme se tenaient au salon, une vaste pièce simplement mais élégamment meublée, dans un goût absolument italien. Je reconnus dans la plus âgée des dames la maîtresse de céans, et m'inclinant devant elle, j'allais prendre congé quand elle m'invita d'une voix affable à lui offrir mon bras pour passer dans la salle voisine.

J'obéis, un peu encore étourdi par les incidents de la soirée, et je me trouvai devant une table luxueusement servie.

« On a monté le souper de monsieur votre frère, mais nous espérons que vous voudrez bien nous tenir compagnie, » me fut-il dit gracieusement.

J'obéis encore, de plus en plus reconnaissant et confus ; cette urbanité italienne, cette bonne grâce souriante qui semblait s'étonner d'un remerciement paralysait ma courtoisie française.

Et la surprise se joignait à l'embarras que j'éprouvais en m'installant ainsi à une table étrangère. Du premier coup d'œil, j'avais reconnu les boucles blondes et les tresses de jais qui avaient enthousiasmé ma belle-sœur à la Scala — et que moi, hypocrite, je prétendais n'avoir pas vues.

GEORGE DUVALLOIN.

(La suite au prochain numéro.)

CHARADE

Il arrive souvent, hélas ! que mon premier
Ne tombe entre nos mains qu'alors que mon dernier
D'en jouir nous rend incapable,
Et qu'un arrêt inexorable
Nous force à nous en séparer.
Mais puisse-t-il servir du moins à réparer,
Autant qu'il se pourra, certaines injustices,
Répondre des bienfaits, expier quelques vices !

Et, sagement, il faut aussi régler l'emploi
De ce qu'on est forcé d'en laisser après soi.
— Mon entier du Très-Haut annonce la puissance :
Spectacle plein d'horreur et de magnificence,
Il fait courber le chêne, inonde les vallons,
Bouleverse les mers, semble ébranler les monts..
L'homme sera-t-il seul, chétive créature
Insensible à ta voix, auteur de la nature

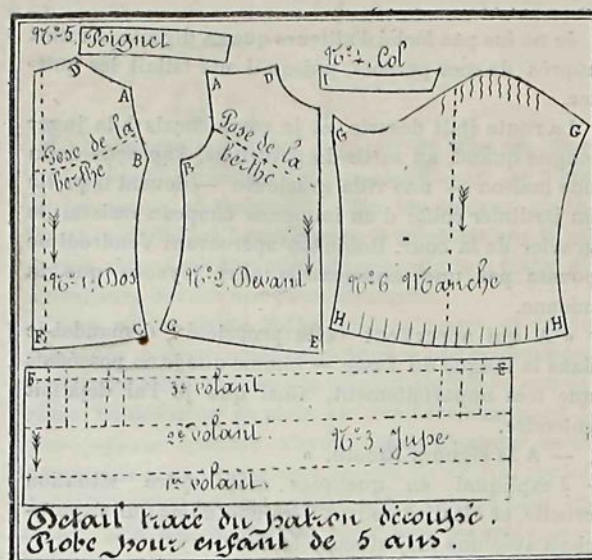
Explication de l'Homonyme du 27 Septembre : Niche



Robe plissée en cachemire, pour enfant de cinq ans
(vue de dos),
de la gravure coloriée (patron découpé).

*Explication du patron
découpé.*

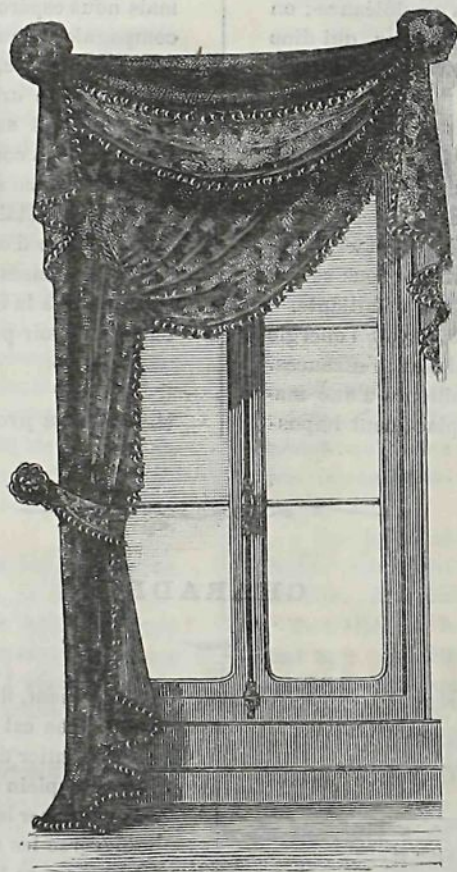
1, Dos.—2, Devant.—3, Jupe.
— 4, Col droit. — 5, Poignet de
la manche. — 6, Manche. —
Tailler en doublure toutes les
parties dont se compose le pa-
tron découpé. La robe se bou-
tonne derrière. Tailler pour le
dos, deux morceaux d'étoffe —
cachemire ou Sicilienne — de
45 centimètres de largeur sur
33 centimètres de hauteur, les
plisser de très fins plis bien bâ-
tis; les appliquer sur la dou-
blure pour les échancrer. Le de-
vant sera taillé sur 1 mètre 04
centimètres de largeur, sur
38 centimètres de longueur,
sans couture au milieu, et plissé
comme le dos; au milieu, les plis
se feront, pour l'autre moitié,
dans le sens inverse. Le prépa-
rer, comme le dos, puis réunir
dos et devant par une couture
que l'on prendra à l'envers, dans
un ruban cousu à cheval. La
manche se monte par des fron-
ces, et le bas se plisse dans un
poignet en ruban grenat, surle-



quel retombent les dents d'une dentelle écrue. Le col
droit en ruban avec une dentelle, et derrière un joli
nœud caroubier. Le n° 3, donne la jupe plate qui se fronce
devant et derrière, les fronces indiquées par des lignes.
Cette jupe est ornée de trois plissés très fins formant vo-
lants, qui ont 3 mèt. 70 cent. d'ampleur non plissés; le

premier a 10 centimètres de
hauteur, le second 13, et le troi-
sième 15. De plus, sous le pre-
mier, une dentelle très peu fron-
cée dépasse de 2 centimètres le
bord de la jupe et joue sur
une balayeuse plissée, très
fournie, avec dentelle au bord.
La jupe ainsi préparée, on la
fronce comme il est dit et on la
monte au bas du corsage en
réunissant les coches. Il est en-
tendu que les volants se mon-
tent sur les lignes pointillées.
La jupe terminée doit avoir 18
centimètres de hauteur, sur
1 mètre 30 de largeur, il faut en
plus les remplis et l'ourlet. La
Berthe qui garnit le corsage a
11 centimètres de hauteur et
3 mètres 65 de longueur. La
plisser de fins plis plus serrés
au bord supérieur, la monter
sur la ligne tracée à la rou-
lette, avec une tête de 3 centi-
mètres prise sur la hauteur; des
rubans grenat sont posés au
contour.

La robe en cachemire blanc
ou de couleur, garnie de jolie
dentelle, coûte 60 francs, et en
Sicilienne de soie, 120 francs.



Fenêtre drapée à l'Italienne.
Modèle de M. Bessonneau, 19-21, rue de Charenton.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4489
et le patron découpé d'une robe plissée pour enfant de cinq ans, gravure coloriée 4489.